Document generated on 07/16/2025 12:36 a.m.

Santé mentale au Québec

Impasse thérapeutique

Camille Bergeron and Jacques Cloutier

Volume 22, Number 2, Fall 1997

Le rôle des hôpitaux psychiatriques

URI: https://id.erudit.org/iderudit/032426ar
DOI: https://doi.org/10.7202/032426ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)
1708-3923 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Bergeron, C. & Cloutier, J. (1997). Impasse thérapeutique. *Santé mentale au Québec*, *22*(2), 279–295. https://doi.org/10.7202/032426ar

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Communication brève

Impasse thérapeutique

Le texte qui suit est difficile à classer : ce n'est ni une étude de cas clinique, ni un témoignage, ni une réflexion théorique. L'introduction, rédigée par le thérapeute, présente l'impasse thérapeutique. Suit une nouvelle intitulée « l'adoption » qui est l'œuvre du patient. Finalement, le thérapeute tente de dégager quelques conclusions de ces années de suivi.

Introduction

Le texte de « L'adoption » doit être situé dans le contexte d'une impasse thérapeutique. Il est le prolongement d'entretiens échelonnés de 1988 à 1996, avec un patient porteur d'une maladie affective bipolaire et dont la principale caractéristique est d'avoir surinvesti l'altruisme aux dépens de ce minimum d'égoïsme qu'il faut pour pratiquer la vertu.

La maladie remonte à 1976, date du premier épisode dépressif. De 1984 à 1988, plusieurs essais de médication ont été tentés pour traiter la dépression et la psychose. Finalement, le lithium, introduit en 1988 et maintenu jusqu'à maintenant, a contribué à stabiliser le patient depuis 1990. La première décompensation s'est produite à la fin d'une année d'enseignement, après que les élèves eurent témoigné qu'ils l'appréciaient et l'aimaient. La dernière désorganisation a été provoquée par la visite de sa sœur, qui arrivait d'Allemagne avec de jeunes enfants. La confrontation avec ces enfants « conçus dans l'amour et dans les liens du mariage » semble avoir précipité l'épisode psychotique et nécessité une hospitalisation.

Le suivi réparti sur une période de six ans a été sporadique et ponctué d'absences allant jusqu'à quelques mois. Les thèmes développés évoluent autour du manque d'origine, le fameux chaînon manquant; de la mission de l'enfant adopté qui s'est donné d'aider les autres; de l'absence de droits et de privilèges, sexuels entre autres, de l'enfant dit biologique.

Durant toutes ces années, le patient éprouvait une profonde ambivalence vis-à-vis de sa mère biologique. Il avait convenu, avant

d'entreprendre des recherches pour la retrouver, d'attendre le décès de ses parents adoptifs. Puisqu'il s'agissait d'un élément central dans la problématique du patient qui a consacré sa vie aux autres dans le scoutisme et la prêtrise, le délai d'attente a été requestionné. Pourquoi retarder davantage la recherche du chaînon manquant sinon par respect pour sa mère adoptive qu'il ne voulait pas blesser.

Idéalement, il va sans dire, toute cette démarche aurait dû se faire verbalement, à l'intérieur d'un cadre conventionnel où le thérapeute aurait pu soutenir la recherche du manque d'origine (qui revêt un sens particulier puisque l'oblation désordonnée manifestée par le patient avait un peu ce caractère de réparation de la faute originelle, l'adoption). Mais le patient ne semblait pas vouloir activer une telle démarche ni se contenter d'une relation « thérapeute-patient ». Ayant mal survécu au premier abandon à la naissance, il évitait toute implication émotive de peur d'être rejeté une seconde fois.

Le patient a finalement entrepris des recherches pour retrouver sa mère naturelle à l'automne 1994. « C'est pire de ne pas savoir que de savoir le pire », avait-il finalement conclu. En novembre, il apporte les documents qu'on lui a fait parvenir et les maigres informations concernant sa naissance ; sa mère à l'époque avait 18 ans, et son père, 25. Le patient regrette cette démarche pour retrouver ses parents naturels et les cent cinquante dollars qu'il lui a fallu débourser. Finalement, en janvier 1995, on a retracé sa mère, qui a demandé un mois de réflexion avant de prendre une décision ; le fils a lancé l'invitation et attend que sa mère se manifeste.

Nous avons été quelque temps sans nous voir et ce n'est que quatre mois plus tard que j'apprends la suite des événements : sa mère biologique a refusé de le rencontrer. Étant donné la précarité du lien qui l'unissait au patient et une certaine inquiétude face à sa réaction, le thérapeute lui propose de rédiger une nouvelle, pour exprimer sinon sa déception, du moins ce qui a pu se passer à l'époque dans la tête de sa mère.

Nous avons convenu de quelques rencontres pour discuter de scénario, de ce qui a pu se passer à la période des fêtes, à Noël de l'année 1947, de la difficulté de cette jeune fille d'accoucher de son enfant et de le donner en adoption, de l'abandon du père, etc... Puis le patient m'a présenté un texte. Je lui ai fait part de mes commentaires et le texte a été soumis pour publication. Ce récit imagine les instants entourant la naissance d'un enfant en faisant un parallèle avec la création du monde telle que rapportée dans la Genèse. C'est un texte d'une rare intensité dramatique et empreint d'un message d'espoir.

L'adoption

Le téléphone sonna. La bru d'Amélie Bourbonnais répondit :

— Oui, allô.

— Est-ce que je pourrais parler à Amélie Bourbonnais, s'il vous plaît.

— Un instant, s'il vous plaît.

Et Amélie Bourbonnais entendit sa bru lui crier du rez-de-chaussée : « Maman, c'est pour vous ».

— Oui, allô !

Après quelques instants.

— Vous êtes madame Bourbonnais...

— Oui... C'est mon nom de fille. Je suis maintenant madame Bellehumeur.

— Je suis travailleuse sociale au centre jeunesse de l'Estrie. Mon nom est Suzanne Fortier.

— Oui.

— Il y a quelqu'un qui est à votre recherche.

Moi ! pensa-t-elle. Qui peut bien me rechercher. Je n'ai rien fait de mal.

— Vous avez eu un enfant voilà une quarantaine d'années et cet enfant a fait appel à nos services pour retrouver ses parents naturels.

Elle eut ce simple réflexe : « Ah ».

— Je ne fais que vous transmettre sa demande, dit la travailleuse sociale, sachant qu'elle venait de toucher une corde sensible.

— J'espère qu'il n'arrivera pas chez moi à l'improviste.

— Non, madame. Je n'effectue qu'une première prise de contact. Vous pouvez prendre votre temps pour prendre une décision.

— Je ne veux pas prendre de décision pour l'instant... Il faut que je réfléchisse.

— Prenez tout votre temps, madame.

— Je vous donnerai une réponse dans 7 jours. J'aimerais que vous appeliez le matin, il y a moins de monde. Vous savez, mon mari est mort voilà quatre mois, et je viens de vendre ma maison à mon fils qui m'a construit un appartement au sous-sol. Non, je ne peux pas vous donner une réponse tout de suite. Il faut que j'y pense.

— Très bien, madame, j'attendrai votre appel. Prenez donc mon numéro de téléphone. Mon nom est Suzanne Fortier. Bonjour, madame. Merci, madame Bellehumeur, j'attendrai de vos nouvelles. Bonjour, madame.

— Bonjour.

Elle raccrocha.

Amélie Bourbonnais dissimula l'émotion violente que cet appel avait fait surgir en elle. Elle essaya cependant de vivre avec les siens, normalement, comme si de rien n'était.

Le soir vint. Elle n'avait pas oublié rien de rien. Elle prit sa chaise berceuse et tout lui revenait en mémoire. Ce n'était qu'un accident de parcours. Elle avait dû se rendre à la Miséricorde à Montréal, où on accouchait, derrière le paravent de Dieu, le péché de la chair. Elle ne voulait pas se souvenir mais l'émotion était tellement grande que tout lui revenait à la mémoire. Elle ne voulait pas penser qu'elle n'avait que 17 ans et lui 25. Elle se censurait. Elle en perdait des bouts de l'histoire. Une si vieille histoire.

Le temps avait filé, il fallait se coucher. Une fois couchée, alors elle pleura. Elle pleura jusqu'au moment de s'assoupir sur sa peine.

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. [...]

Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour.

***

Amélie se réveilla brusquement, comme s'il y avait eu un coup de tonnerre dans un ciel bleu, toute en sueur.

Pourquoi m'avoir téléphoné après 47 ans ? Ce fut sa première pensée.

Elle mit ses pantoufles, automatiquement, sans y penser et revêtit sa robe de chambre de la même manière.

Elle se souvint : ça s'était passé entre Noël et le jour de l'An de 1947. Elle refusait les détails scabreux. C'était la première fois, il avait 25 ans. Elle était heureuse qu'il s'occupe d'elle. Personne d'autre que lui ne l'avait fait.

Toute songeuse, elle décida d'éliminer cette sueur qui collait partout. Elle n'eut pas conscience d'ouvrir les robinets de la douche mais vérifia la chaleur de l'eau comme à son habitude. Son corps avait changé : 64 ans, elle se souvenait de ses 17 ans, de son beau corps, et se mit à le frotter comme alors. Par ses mains, il avait fait une femme d'elle, c'était le plus beau.

Les larmes commencèrent à descendre sur ses joues. Elle reprit conscience, il ne fallait pas que ça paraisse. Elle s'essuya, elle était revenu au présent, et ferma l'eau. Elle reprit contenance, se regarda dans le miroir, oui, ça allait.

Elle se traça un sourire, le même qu'à l'habitude, et sortit de la chambre de bain. Elle voulait passer à autre chose, la réalité, sa réalité.

Quand elle apparut au rez-de-chaussée, elle ne laissa rien paraître encore.

Au cours du déjeuner, elle se surprit à entendre dire :

— Comme ça tu vas être seule pour dîner.

Elle était ailleurs. Il avait acheté son âme pour un soir.

— Oui, ce n'est pas grave, je vais m'occuper.

Le goût d'agir pour ne pas avoir à penser l'avait prise. Lui aussi m'avait prise autrefois, c'était hier.

Elle était seule, tout le monde vaquait à ses occupations. Elle répondait au plus urgent pour ne pas paraître absente. Elle avait organisé sa journée pour être occupée plutôt que préoccupée. Pendant qu'elle travaillait, elle oubliait. Pendant qu'elle faisait cela, chaque pas, chaque respiration, chaque battement de coeur résonnait dans sa tête comme un roulement de tambour. Avant de s'écraser, elle arrêta et alla s'asseoir, pris une nitro et se calma.

Pourquoi avait-il appelé ?

Elle se prit la tête à deux mains et pleura. Il m'a abandonnée comme je t'ai abandonné ; nous avions aussi mal. (Elle pleurait sur son sort à elle ; le mien, elle ne le connaissait pas, mais voulait-elle le connaître ?)

Elle pleurait à chaudes larmes de façon convulsive :

— Il faut que j'arrête de pleurer, se dit-elle, impuissante à le faire.

Mais pourquoi avait-il appelé. Elle avait presqu'oublié mais on ne peut jamais oublier réellement. C'est vrai, je l'ai donné le 26 juillet 1948 ; il était né à 3 : 20 heures.

Elle reprit peu à peu conscience de sa réalité. Ah oui ! Il restait ça à faire mais elle ne pouvait pas bouger. Il fallait laisser passer l'émotion.

Le temps nécessaire passa et il lui passa par la tête un fait. C'est vrai, ce fait s'imposait à elle : elle l'avait donné. Elle vit les fleurs qu'il lui restait à planter et de mauvaise humeur, elle prit une boîte et s'occupa au lieu d'être préoccupée. Mais les préoccupations traversaient son

esprit malgré elle. Elle fit un travail qui ne la satisfaisait pas : penser et travailler ne font pas bon ménage. Non je ne l'ai pas oublié.

Il y avait la réalité et la science fiction.

— Tu n'es pas dans ma réalité, pensa-t-elle. Je t'ai confié à Dieu, ou serait-ce aux hasards de la vie et de ses caprices. Non, non, je ne veux pas le revoir.

Amélie ne savait plus. Elle ne savait plus rien, même l'heure qu'il était, ni la journée, ni la date. Elle était hors du temps. Pourtant, il s'était passé du temps mais, là encore, combien ? Elle regarda sa montre, déjà 4 heures. Il fallait tout ranger. Elle savait qu'elle était en retard, qu'elle n'arriverait pas à tout faire avant que quelqu'un n'arrive.

— Allô, grand-maman...

Tout s'écoula normalement, elle ramassa tout. Tout un chacun arriva en son temps. Elle prépara le souper. Tout se déroula selon la routine qui l'avait moulée, elle, jusqu'à son coucher. Tout était bien ! Elle s'endormit mais dans son sommeil une voix surgit du passé :

— Je ne veux pas de bâtard dans la famille.

Elle se réveilla, tellement ça lui avait semblé réel. C'était la voix de son père qui voilà 47 ans s'était fait entendre. Elle ne prit que quelques minutes à se rendormir. De l'autorité, en ce temps-là, on en avait. Elle avait écouté. Elle avait été une bonne fille. Elle s'endormit.

> Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux », et il en fut ainsi. [...]
>
> Il y eut un soir et il y eut un matin : deuxième jour.

Ce fut une mauvaise nuit. Elle tourna et tourna, pour se réveiller aussi fatiguée qu'elle s'était couchée. Réveillée depuis quelques minutes seulement, elle se souvenait de l'école.

Œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.

Et elle pleura tout doucement. Réveillée plus tôt qu'à l'habitude, elle se leva plus tard que d'habitude. Il y avait ce qui aurait pu être et ce qui avait été.

Elle cessa de pleurer, comme à l'époque. Pleurer pourquoi ? Elle n'était pas une mauvaise fille. Elle était une fille de bonne famille.

***

Elle avait pleuré pendant les trois premiers mois de sa grossesse puis avait cessé.

Elle se souvenait. Un beau matin alors que ça commençait à paraître, son père lui donna de l'argent pour qu'elle aille visiter une tante fictive à Montréal. Elle prit l'argent, car les voisins ne devaient pas jaser. Elle prit le train : le voyage fut long mais qu'importait. Elle arriva à 6 : 00 heures le matin dans la froidure d'un printemps qui tardait à venir. Elle avait en poche une adresse, celle de l'hôpital des Soeurs de la Miséricorde. Elle héla un taxi, non, elle prit le tramway, avec sa valise.

Le coeur lui débattait ; elle sonna. C'était fait. Elle l'avait fait. Après quelques minutes, la portière lui ouvrit la porte et le son lui parut terrible. Elle entra dans un univers qu'elle ne connaissait pas. L'accueil fut correct, ni plus ni moins ; elle n'était pas la première, on lui désigna un lit dans la salle commune.

— Dans une heure je reviendrai vous chercher, lui signifia la soeur portière.

Elle défit sa si pesante valise où il n'y avait que le strict nécessaire, et attendit les autres filles vacant à leurs occupations.

— Suivez-moi chez Mère Supérieure.

Elle avait peur mais il fallait y passer. Elle se rendit au bureau de la Mère Supérieure, ne sachant trop à quoi s'attendre. Elle frappa.

— Entrez.

— Bonjour, Ma Mère.

— Appelez-moi Mère Supérieure.

— Oui, Mère Supérieure.

Amélie prit place dans la chaise face au bureau qui les séparait. D'un côté le mal et de l'autre le bien.

— Comment vous appelez-vous ? Elle savait déjà la réponse.

— Amélie Bourbonnais, Mère Supérieure.

— Vous avez goûté hors mariage aux plaisirs de la chair ; ici vous allez apprendre que la chair n'est pas toujours bonne et vous allez souffrir pour réparer votre péché.

Elle faillit éclater en sanglots, mais se retint de peine et de misère.

— Nous devons faire acte de charité envers une pauvre pécheresse, comme le Seigneur nous l'a demandé. Mais soyons pratique,

avez-vous l'intention de payer une pension de, disons, dix dollars par semaine pour les biens périssables que vous allez consommer ?

Amélie se dit : Dieu qu'elle parle bien, la Mère Supérieure.

— Oui, Mère Supérieure, mais je n'ai que 100 dollars.

— Alors vous allez travailler pour le manque à gagner. Nous vivons de la charité ; alors vous verrez que certaines des demoiselles ici ont payé pour leur pensions et que d'autres ont fait des dons à la communauté. Vous vous occuperez de servir aux tables et de nettoyer les escaliers de l'hôpital en commençant par le bas. Vous serez de corvée pour le linge, avec une religieuse pour vous surveiller. Vous aiderez les autres à laver le plancher. Une section vous sera attribuée par Soeur Marie-des-Saints-Anges. Vous êtes-vous confessée de votre péché ?

— Oui. Mère Supérieure.

Elle ignorait que d'avoir un enfant était péché, elle était honteuse.

— Votre ami, que fait-il pour gagner sa vie ?

— Il est charpentier.

— Noble travail que le sien et allez-vous garder votre enfant ?

— Non, Mère Supérieure, et je ne veux pas le voir.

— Très bien, je note cela.

— Et vos parents...

— Ma mère est en maison de santé.

— Et votre père...

Elle fit silence, convaincue d'avoir trop parlé. La Mère Supérieure comprit.

— Avez-vous des frères et soeurs ?

Même stratagème, elle se tut. Les copines d'Amélie l'avaient pourtant mise en garde. Moins les religieuses en savaient, mieux c'était.

— Très bien, ma fille, nous nous reverrons.

Toutes les deux gardèrent silence jusqu'à la porte pour ne plus se revoir. Depuis qu'elle avait franchi le pas de la porte, tout était devenu confidentiel.

L'entretien terminé une autre religieuse se chargea d'elle. Il lui sembla qu'elle avait trop parlé.

Les tâches ménagères de toutes sortes y passèrent; elle devait gagner son pain quotidien. Les religieuses ne s'abaissaient pas à ça; elles priaient et faisaient la charité.

Elle débuta son travail après le dîner.

Elle trouva difficile de vivre à plusieurs, elle fille unique, mais ne fallait-il pas payer pour nos fautes... pour sa faute. Les soeurs n'avaient pas de pitié pour ces pécheresses. Dures, oui elles l'étaient. mais pas impitoyables bien que... elles en aient eu le goût. Par dessus tout, il fallait rester digne, ce que n'étaient pas ces filles.

Elle passa quelques mois sous la férule des Soeurs de la Miséricorde et elle n'aima pas cette période.

Le temps approchait, heureusement. Les soeurs en surent assez pour n'en dire que très peu 47 ans plus tard : à 3 : 20 heures, l'enfant parut en ce monde, le 26 juillet 1948, non désiré et rejeté.

Elle ne regarda pas, mais entendit pleurer.

— Non, je ne veux pas le voir.

Il en avait été convenu ainsi. (Le médecin ne sut pas son nom, ni le mien jamais.) Sous le sceau de la confidentialité, elle donna un faux prénom.

La religieuse amena l'enfant et le baptisa aussitôt que possible sous le nom de Gabriel Fleury, une fausse identité. Amélie prit quelque temps à se remettre de l'accouchement. L'enfant n'était déjà plus à la Miséricorde.

***

— Vous venez déjeuner grand-maman, c'est prêt.

De ses pensées elle sortit assez vite. Elle répondit, s'habilla, sauf qu'elle s'entendit penser tout haut :

— Je n'avais que 18 ans et lui 25. Il m'était impossible de le garder et puis ma mère, en plus, était en maison de santé.

Elle sortit très vite de sa chambre en pensant : « Pourquoi a-t-il téléphoné ? » et se préoccupa toute la journée.

En fermant la porte de sa chambre elle se dit :

— J'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire.

Il y avait comme deux mondes; le privé et le public. La journée fut celle du quotidien. Ce ne fut que le soir où... Avait-elle gardé son journal de l'époque ou l'avait-elle jeté ? Elle se mit à fouiller dans les vieilleries pour voir si...

Elle trouva une lettre, un reliquat d'une époque où sa vie était mélangée. Elle lut le papier froissé et vieilli. Elle se mit à se souvenir... de ce qu'elle avait pu mal manger à la Miséricorde, avec les religieuses qui lui faisaient la Charité de l'héberger durant cette période difficile de sa vie, des vitamines... ça n'est pas un repas et un repas qui n'est pas bon, c'est des vitamines.

La première fois quand elle plongea la louche dans la soupière, elle aperçut l'os resté là dans le chaudron. Bon, se dit-elle, je ne suis qu'un animal qui en mange un autre. Et puis les oignons qui dormaient dans leur friture depuis le matin... c'était pire que pire. Et que dire du pâté chinois... il était drôlement assaisonné. Le poisson, c'était le nec plus ultra. Il n'était pas encore dégelé qu'on l'avait déchiqueté et jeté proprement dans un gros chaudron pour le faire bouillir avec patates et légumes. Elle avait goûté au poisson et le coeur lui avait levé, puis, espérant trouver meilleures les patates pilées, elles se révélèrent froides.

Cela se comprenait... entre le moment où elles sortaient du four et leur arrivée sur la table à sa place, il devait bien s'écouler 8 à 10 minutes.

— On ne jette pas de la nourriture mademoiselle, invectiva une soeur.

— Je n'ai pas faim ce soir (plus les oignons c'en était assez).

— Vous allez tout manger pour votre enfant.

— Non, ma soeur.

— Ne faites pas la forte tête.

— Je ne fais pas la forte tête, j'ai des nausées.

— Elles passeront après avoir mangé...

Elle n'eut pas gain de cause et elle avait mangé lentement. Elle resta seule à table avec une soeur qui demeura à ses côtés jusqu'à ce qu'elle ait tout mangé. Tellement tout mangé qu'elle en vomit. Elle se sentit un peu désarmée quand elle se trouva devant de la sauce à spaghetti sans spaghetti... Elle attendit pour voir ce que faisaient les autres... Il fallait mettre la sauce sur une tranche de pain...

Comme elle n'avait que peu d'argent, elle faisait le ménage. Entre autre, il fallait nettoyer les marches en commençant par la marche du bas. Ceci pour former à l'obéissance, et en récompense, elle recevait un verre de lait, pour l'enfant.

***

Elle déchira la feuille et se mit à tout examiner pour voir s'il ne restait rien. Elle découvrit le livre de prière donné par les Soeurs et eut brièvement la tentation de le garder ; mais non, il fallait tout jeter pour que personne ne sache. Puis, quand elle aperçut ça... C'était son journal intime, elle le feuilleta pour voir si elle s'était compromise. Mais non, elle ne l'avait pas amené avec elle. Inquiète, elle fouilla ailleurs, car il lui semblait oublier quelque chose de très important. Angoissée, elle se mit à feuilleter page par page son journal et elle vit une image de sainte Anne de Beaupré donnée par les Soeurs au bas de laquelle il y avait d'inscrit la date de la naissance de son fils : 26 juillet 1948.

Violemment, elle jeta le feuillet ; elle était seule à connaître la signification de cette date. Elle cherchait autre chose sans trop savoir quoi mais en connaissait l'importance sans savoir quoi au juste. Ce papier la compromettrait.

Mais il était déjà tard et pour que rien n'y paraisse, elle se coucha inquiète. Il y a des choses et des êtres qui se perdent.

***

Il y eut un soir et il y eut un matin. Jour 3.

Elle se réveilla en se demandant ce qui lui manquait.

— Il ne me manque rien pourtant. Ah oui, la pièce à conviction.

Rapidement debout, elle monta déjeuner et dit à sa bru :

— Je vais faire un peu de ménage dans ma garde-robe, mes armoires et un peu partout dans ma chambre cet après-midi.

Ce qui fut dit fut fait. Elle chercha l'avant-midi durant pour ne rien trouver. Avait-elle jeté cette feuille ou traînait-elle quelque part ? S'il fallait qu'on la trouve avant elle.

Midi sonna et elle n'en eut pas connaissance. Elle entendit ;

— Venez dîner, c'est prêt, ça va refroidir.

Tout était sans dessus dessous, elle laissa le tout ainsi et monta dîner.

— Et puis, grand-maman, comment va le grand ménage, lui dit sa bru.

— Assez bien, merci ; plus que 2 petites heures.

Il fallait qu'elle la trouve ; elle commençait à douter qu'elle ne l'ait jetée auparavant.

Amélie eut tôt fait de retourner dans son antre. Elle remit en place le tout et commença à feuilleter son journal intime, sûre qu'elle était de l'avoir jeté. Elle n'y avait pas écrit depuis ce soir où il l'avait pris à part.

Page par page, elle voyait sa petite vie se dérouler avec ses grandes ambitions. Alors que les pages s'égrenaient comme un chapelet, elle arriva à deux pages collées. Elle les décolla sans faire attention, pour découvrir à sa grande surprise l'image de l'hôpital de la Miséricorde qui présentait l'inscription : 26 juillet 1948.

Maintenant elle pouvait respirer plus librement. Elle la déchira et pour que rien n'y paraisse, mélangea le tout. Il fallait que tout vestige du passé disparaisse, comme il avait disparu voilà 47 ans. Mais que faire et que dire lors de cet appel téléphonique qui viendra ? Oui ou non sans dire quoi. Que faire ? Que dire ? Et surtout, quoi ne pas faire et quoi ne pas dire à cette travailleuse sociale.

Prendre son temps, tout le temps alloué, pour y réfléchir. Cela pouvait attendre. Son absence semblerait louche et depuis quelques jours, tout laissait à penser que quelque chose n'allait pas... Alors sa réflexion attendra à ce soir dans sa berceuse.

Sa bru lui dit en la voyant :

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? C'est votre santé ou il y a quelque chose qui vous tracasse. Venez-vous asseoir.

Elle se sentit coincée et conséquemment ne voulait pas être la première à parler ; elle resta sur ses gardes.

— Non, tout va bien.

— Jacques et moi sommes un peu inquiets.

— Pourquoi ?

— Vos plates-bandes, vous avez été obligée de les recommencer ?

— Oui, j'ai eu chaud et parfois des étourdissements. Ah ! deux seulement.

— Vous voyez le docteur quand ?

— Dans deux semaines mais rien ne presse.

— Et votre douche à 8 : 00 heures, l'autre matin.

— Ah, seulement que des chaleurs.

— Grand-maman, il va falloir demander au docteur de vous voir plus tôt que prévu.

— Je vais essayer de le rejoindre après-midi. Bon, c'est tout, dit-elle en élevant la voix.

— Arrangez-vous avec le docteur le plus tôt possible. Ça ferait plaisir à Jacques.

— Bon, d'accord.

Sa tension baissa. Il fallait faire attention à elle pour son bien. La journée se passa plus que normalement; elle téléphona à son médecin qui l'accommoda le lendemain à 9 : 00 heures. Une fois le souper terminé, elle prit le chemin de sa chaise berceuse sur la galerie où était installé son fils.

— Comment ça va, maman ?

— Bien merci ! J'ai pris rendez-vous avec le docteur demain à 9 : 00 heures.

— Voulez-vous que Jacqueline aille vous conduire ?

— Non, je vais prendre une bonne marche, ça va me faire plus de bien que ses pilules.

— Voyons, maman, vous savez bien qu'il est le meilleur docteur en ville.

Elle réintégra sa chambre et tout de suite il lui vint à l'esprit : que dire ? que faire ? quoi ne pas dire ? quoi ne pas faire ? Oui ou non, elle ne voulait pas y penser ce soir, elle y réussit.

Il y eut un soir, il y eut un matin. Jour 4.

***

Il lui fallait prendre soin d'elle, et non se préoccuper de ce qui n'était qu'un fantôme qui avait 47 ans. Après s'être levée, maquillée, déjeuné, elle prit une marche vers le docteur avec son fils de 47 ans. Elle arriva quelque 10 minutes à l'avance mais il l'attendait :

— Bonjour, madame Bellehumeur.

— Bonjour, docteur.

— Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai eu des vertiges et je suis très nerveuse ces temps-ci.

— Quelque chose vous inquiète...

— Non, rien de spécial.

— Vous savez, vous pouvez tout me raconter.

Elle s'était mis les pieds dans les plats.

— Je perds ma concentration quelquefois, mais le plus important c'est le vertige et les bouffées de chaleurs.

— Voyons ça un à la fois.

Il prit sa pression, sonda les poumons et finit par lui faire un examen de routine.

— Tout me semble beau, et parlez moi de vos préoccupations.

— Cela, ça, ce n'est que passager.

Elle s'attendit à avoir des pilules et elle en eut. Elle déchira la prescription une fois à l'extérieur, un peu éloignée de la clinique.

Oui ou non, voulait-elle le revoir ? Elle marchait d'un pas méditatif sans s'en rendre compte.

Elle ne pouvait analyser la situation pour trouver des avantages à dire oui. Tout ce qu'elle avait en tête, c'était de la manière que l'accouchement s'était passé, et le fait de ne l'avoir jamais vu ne la disposait pas à le voir.

En arrivant à la maison elle se sentit plus légère, son choix était fait et puis, elle avait des acquis à protéger, et un secret à garder jusqu'à ce que mort s'en suive. Comme elle l'avait juré.

Il y eut un soir, et il y eut un jour. Jour 5.

***

Après tout, elle avait juré sur le crucifix de ne jamais chercher à le voir ni de le laisser venir à elle. Et un serment est un serment. Les Soeurs l'avaient contrainte d'une douceur pleine de fermeté. Pour le bonheur de l'enfant, avaient-elles dit, pour son repos à elle. Faites confiance à Dieu, ne cessaient-elles de la harceler, de ce Dieu dont elle ne voulait plus entendre parler.

Le téléphone sonna. Elle se tenait prête depuis 3 heures et le carillon fit entendre ses dix coups. Elle se rendit rapidement mettre la main sur le récepteur et dit sans savoir qui était à l'appareil :

— Francine Fortier ?

— Oui, bonjour, madame, comment allez-vous ?

— Bien, mais un peu haletante.

— Ici la travailleuse sociale de l'Estrie qui a communiqué avec vous voilà 6 ou 7 jours.

— 7 jours, madame.

— Vous avez eu le temps de réfléchir à votre rythme.

— Oui, madame.

La colère commençait à poindre...

— Bon, est-ce que vous voulez voir votre enfant, madame ?

— Non, je ne veux pas le voir.

Les mêmes mots qu'elle avait prononcés il y a 47 ans. Son coeur débattait. Elle qui avait des problèmes cardiaques, elle prit une « nitro ».

— Est-ce que vous pouvez me dire si dans votre famille il y a des problèmes héréditaires ?

— Moi, j'ai des problèmes cardiaques, mais à part cela, non.

— Je vais transmettre votre décision à votre enfant.

C'était comme si elle recevait une taloche en plein visage. Tout s'était joué avec célérité, froidement comme sont tous les fonctionnaires.

Enfin la vie normale allait reprendre. Mais elle n'était pas pour autant délivrée du secret de sa vie. Mais c'était avant la création du monde. Avant la création de son monde. Elle avait en tête que je ne t'ai pas vu à la naissance, je ne veux jamais te voir.

Elle était satisfaite d'elle. Elle avait omis de dire que sa mère avait été en maison de santé à l'époque de cet enquiquineur. Pourquoi avait-il téléphoné ? Pourquoi ?

Septième jour.

***

Cet enfant abandonné à l'aventure de la vie, perdu pour toujours, avait fait la même chose que ses parents naturels, il s'était abandonné aux mains des autres. Toujours et encore plus, un don de soi total, dans un oubli de soi. Le docteur pensait ainsi. Il avait fait son malheur, il ferait bien le bonheur des autres. Il était devenu tout à tous et rien ne lui appartenait. Il était devenu un don, un don total aux autres. Il ne savait posséder des biens matériels. Il avait peur de se posséder ; il craignait de posséder les autres alors qu'il était à leur service. Il s'était dépossédé de lui-même comme ses parents naturels avaient fait. Abandonné de ce monde, il était la conséquence du mal, et du mal rien de bon ne pouvait sortir ; il était devenu médecin pour soulager les corps, car il doutait de Dieu.

Oeuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement

La vie n'avait aucun sens pour lui et s'il manquait la pierre d'angle, rien n'existait.

Pour madame Bellehumeur, c'était une histoire terminée, une histoire qui n'avait jamais commencé. On tourne la page et on contribue à vivre, autre chose, autrement.

Mais pourquoi donc avait-il téléphoné ? Pour les deux, c'était une histoire terminée. Tous les deux devaient s'occuper d'eux-mêmes, sans compter sur les autres. Mis à part la religion et la morale, il reste qu'on se console en écoutant *Carmen* de Georges Bizet : « L'amour est enfant de Bohème, qui n'a jamais connu de loi ».

Conclusion

L'écriture est souvent le moyen d'expression privilégié des personnes qui vivent des difficultés affectives. Habituellement, il s'agit de récits de vie qui sont rédigés dans un but de catharsis ou de ventilation. La nouvelle ou, dans sa forme plus élaborée, le roman, présente l'avantage de nécessiter une mise à distance et un certain recul ; elle implique l'introduction de personnages et des interactions entre ces personnages. L'écriture ne se fait pas uniquement au « je » mais à la troisième personne, et l'écrivain a tous les pouvoirs sur ses personnages.

Le thérapeute a toujours eu la conviction qu'en améliorant la capacité de vivre et d'éprouver les émotions liées à l'adoption, et en dédramatisant l'adoption, il serait possible pour ce patient de délaisser éventuellement la médication ayant pour but de stabiliser son humeur et qu'il lui serait possible d'apprivoiser ses émotions. Mais nous étions constamment confrontés à l'incapacité de verbaliser le manque d'origine à l'intérieur d'une relation thérapeutique conventionnelle et d'intégrer le premier élément d'une démarche de désensibilisation, étant donné que cette étape était en soi trop traumatisante.

De plus, toute la vie du patient était centrée sur l'altruisme. Les études en théologie ont été entreprises dans le but de n'être que « raison et détachement ». De l'aveu même du patient, la rédaction de la nouvelle l'a remis les deux pieds sur terre, dans le concret. L'exercice de rédaction combiné à la psychothérapie a constitué un lieu d'expression : « On ne m'a jamais demandé ce que je pensais. J'étais dans le vide. Ça m'a permis d'apprivoiser mes émotions et de délaisser l'évangélisme. Plus qu'avant, je suis capable d'exprimer mes émotions. » L'interaction thérapeute-patient a permis d'améliorer la capacité affective d'un être essentiellement rationnel et dévoué aux autres. Malgré la très grande déception devant le refus de sa mère biologique de le rencontrer, le patient

reconnaît qu'il intègre mieux son adoption et qu'il ne met plus autant d'énergie à dissimuler cette réalité.

Depuis huit ans, le patient abîme, à la blague, le narcissisme du thérapeute en interagissant avec « le fonctionnaire payé à rien faire », mais en même temps, il avoue qu'il ne se serait pas contenté d'une relation conventionnelle thérapeute-patient. Les entrevues ont eu lieu dans le désordre, apparemment sans structure, avec des rendez-vous manqués ou reportés à l'occasion, des absences de quelques mois parfois, des téléphones impromptus, des hospitalisations, à l'image même de la maladie affective. Le patient ne voulait ni des théories ni des approches psychologiques. Il voulait qu'on lui parle comme à un être humain. Ces sarcasmes dirigés vers le « fonctionnaire » visaient à le protéger d'une relation connaissant-ignorant. Entre autres choses, la dramatisation du passé a contribué à intégrer le patient dans la réalité affective de ses contemporains : « J'avais un blocage. J'ai maintenant l'impression d'entrer dans l'adolescence. Dorénavant, je vais pouvoir passer à autre chose. »

Camille Bergeron
Jacques Cloutier, psychologue